

Maghreb

**2 Marianne Catzaras :
la fiancée du vent**

Fawzia ZOUARI

7 Ahmed Ghazali : le chemin du retour

Wajdi MOUAWAD

13 Les éclipses de Hamid Skif

Abdourahman WABERI

**18 « Je ne traverse pas la vie en automate »
Entretien avec Soumya Ammar Khodja**

Propos recueillis par la rédaction

Marianne Catzaras : la fiancée du vent

Fawzia Zouari*

La première fois que j'ai rencontré Marianne Catzaras, c'était dans les allées d'un salon du livre, en « coup de vent », comme on dit. Puis elle est venue chez moi, un dimanche maussade, dans un Paris en éternel deuil de printemps. Si l'on me demandait quel souvenir je garde de cette femme, je dirais sans réfléchir : celui de quelqu'un qui passe. Qui ne fait que passer. Non, il ne s'agit pas de ce destin du « commun des mortels ». Il s'agit de celui de Marianne. Vivante et en incessant retrait, présente dans l'absence, haletante et reposée.

J'ai en mémoire une silhouette frêle, des cheveux rebelles, un regard qui, tout en vous fixant, semble transgresser la réalité dans laquelle vous êtes. Des gestes menus, comme des frôlements d'ailes et cette voix que l'on attribuerait, on ne sait pourquoi, aux poètes et aux grands amoureux, parce qu'elle semble constamment trempée de passion simple, chargée d'Émoi. Je ne sais plus combien de temps elle est restée chez moi, ni le détail de notre conversation. Mais je me souviens avec précision du premier geste qu'elle a fait en arrivant : poser une sorte de baluchon par terre. Comme je me souviens du dernier : jeter cet objet sur son dos et passer la porte. Oui, elle passe. Elle ne se pose que pour partir. Une éternelle voyageuse, Marianne aux cheveux de vent.

Lorsque j'ai ouvert le livre, j'ai compris. C'était à la fois une invitation au voyage et l'annonce d'arrivée à destination. J'étais en son pays. Un pays de rames de train ou d'autobus et, à l'intérieur, un siège cloué devant le paysage du monde, éternellement.

Alors j'ai voyagé. Hôtels, routes, arbres, voitures. Routes, marches, visages. Marches, coupoles, lits. Les objets sont présents. Trompeusement sereins. Leur détail est obsédant. Il y a ce radiateur blanc, cette boule de verre rouge qui pend sur un mur. Ces draps

MARIANNE CATZARAS

Née en Tunisie de parents grecs, Marianne Catzaras, après le lycée français de Tunis, part pour Paris où elle étudie la littérature. Elle se consacre très rapidement à l'écriture, mais également à la photographie. Ses poèmes ont fait l'objet de publications dans des périodiques et dans des recueils, et certains ont été lus à l'occasion de rencontres poétiques. Son travail photographique a été valorisé dans plusieurs expositions (en Allemagne, en France, en Tunisie...). L'exil, l'absence, le pays impossible, les marginaux sont ses compagnons de voyage.

Œuvres :

Une saison tunisienne, recueil collectif de textes et photographies sous la direction de Frédéric Mitterand et Soraya Elyes-Ferchichi, Arles, Actes Sud/AFAA, 1995
Ton corps endormi (poésie), Tunis, éditions Simpact, 2003
Hergla, Sifnos et autres routes, Tunis, éditions Simpact, 2004

* Originaire de Tunisie, arrivée en France en 1999, Fawzia Zouari a travaillé à l'Institut du Monde Arabe et est présidente du Cercle des intellectuels maghrébins. Elle est également journaliste à Jeune Afrique l'Intelligent. Romancière et essayiste, on lui doit, entre autres, **Pour en finir avec Shéhérazade** (Tunis, Cérès, 1996) ; **Ce pays dont je meurs** (Paris, Ramsay, 1999), **La Retournée** (Paris, Ramsay, 2002, Prix des cinq continents 2003) et **Le Voile islamique** (Paris, Favre, 2002).

blancs de la médina. Qui jonchent le couloir d'un motel comme tant d'autres, avec dans leurs plis, les rêves de voyageurs anonymes, leur souffle pétrifié.

Mais il y a également, comme un piège qui s'ouvre, au sein de ces objets, la menace de l'immobile. Tels ces appâts de contes qui vous rappellent et vous fascinent et qui finissent par vous dévorer. Attention, ne pas trop s'attarder sur les objets, de crainte qu'ils ne vous emprisonnent.

Et soudain, le craquellement. Dans le sol et dans nos regards. Un arrière fond de paysage. Une fenêtre, tout simplement. Une issue pour d'autres routes. Le flou, telle une tempête, aspire le monde. Les coupoles fendent sous des lumières incandescentes. Les feuilles courent le long de routes oniriques. Les yeux d'un djinn se dessinent dans les phares d'une voiture. Le ciel se déchire sur une forme mystérieuse. On ne distingue plus l'oiseau de l'ange. Dieu est un rayon qui se pose sur une branche.

Ici, nul objet, ni contours. Seul le mouvement. La courbe que dessine le vent. La couleur que traque en vain l'objectif. Le caillou que la vitesse pile en poussière. Une silhouette derrière une vitre opaque. Des mâts au loin. Et puis les regards. Qui ne vous fixent pas.

En vérité, là, dans les prunelles fuyantes est la vraie route vers le grand voyage. C'est l'écriteau indiquant le pays des voyageurs, qui est à la fois de ce monde et qui ne l'est pas. Vous savez maintenant que vous êtes en patrie d'exil. Qu'importe les clins d'œil à Sbeitla, Athènes ou Paris.

Vous êtes dans ce troisième pays, où séjournent définitivement ceux qui, comme Marianne, n'ont cessé de quitter leur patrie d'origine, à la recherche de l'Autre et d'eux-mêmes, renaissant à chaque aube de couleur différente, dans le battement de chaque paupière qui s'ouvre sur la vie, à travers des langues qui ne sont pas les leurs, dans la seule île qui vaille : celle de l'être abritant le monde entier sous sa coupole.

Fawzia ZOUARI

D'après la préface à l'ouvrage **Hergla, Sifnos et autres routes**,
de Marianne Catzaras, Tunis, éditions Simpact, 2004

Ton corps endormi

Ils frétilent les pendus
comme des ourlets d'écume
personne ne peut les retenir
ils dispersent leurs membres
aux soleils défaits
dans les rouleaux de lierre
ils s'agitent au-dessus des volcans

qui me délivrera de leur danse ?

la bédouine foulard criard descend du taxi se retourne foule
les vertèbres des icônes monte les marches de l'hôtel lave à
grands seaux les draps la bédouine ornière noire des cités
antiques m'installe dans le jardin des ronces mains nouées
de l'aube grisâtre obstinée constate la beauté impérissable
de ton sommeil la bédouine canicule machine de pierres
m'avance une chaise invite les badauds au constat
la bédouine image fixe de mon enfance

Le taxi s'arrête.
Je n'ai plus de mes nouvelles.
Un poème de temps en temps
Une scène antique
La Grèce dernier écho.
Le taxi insiste.
Je ne monte pas.

Il me suit le pays
le pays que je tais
le pays qui m'avale.
le pays innommé depuis la première heure.
le pays hallebarde de l'aube
le pays marches noires
rimes décomposées
ramadan amer

Marianne CATZARAS
in Ton Corps endormi,

Tunis (Tunisie), éditions Simpect, 2003 (pp. 22, 27 et 55).
Texte reproduit avec l'aimable autorisation des éditions Simpect.

Ahmed Ghazali : le chemin du retour

Wajdi Mouawad*

Ahmed Ghazali est un homme en perpétuelle odyssée. Tranchant les espaces sédentaires, il cherche à faire apparaître les indices qui sauront lui indiquer le chemin du retour. Pour Ahmed, le chemin est perdu, la maison au bout de ce chemin est perdue et la clé qui ouvre la porte de cette maison originelle est perdue. Reste alors les constellations qui permettent de trouver la direction qui mènera vers le sud. Chaque pièce de cet auteur est en soi un regard levé vers les constellations pour trouver la direction à prendre. Déjà, avec **Le Mouton et la baleine**, écrite en France, créée au Québec, il y avait cette tentative de dire le *soi*. Plonger la main dans un aquarium intérieur fait de merde et de pus, ensemble monstrueux de tout ce qui l'a constitué, de douleurs en départ et d'effroi en déception : au fond de cet aquarium, il y a ce *soi*, que l'on retrouve dans son œuvre. **Le Mouton et la baleine** était ce chaos vibrant parlant de l'impossibilité de rentrer chez soi. **Tombouctou, 52 jours à dos de chameau** dit l'impossibilité du pays. L'impossibilité de la frontière, l'absurdité de la ligne de démarcation. Car Ahmed Ghazali est un vaincu, et les vaincus, on le sait bien, sont enterrés vivants dans l'indifférence du monde. C'est pour cela que les Arabes parlent vite et fort, gesticulent et n'entendent pas les réponses. Ils n'ont pas le temps : ils ne peuvent se permettre le luxe de la sobriété, celui de la pureté et de la probité. Ce sont là des choses que l'on se permet lorsque le jour nous attend au dehors, mais Ahmed Ghazali écrit comme celui qui, enterré trop tôt, tente de faire parvenir sa voix à ceux-là qui, au-dessus, pique-niquent au soleil du dimanche.

L'enterrement a pris des siècles. C'est de cela dont il est question dans **Tombouctou**. Sous cette pancarte qui parle, signe d'un désespoir insensé, il y a le corps d'un enterré vif. Sa voix nous parvient, recouverte par ces événements allant du plus consensuel au plus étonnant. Drôle de parade en vérité que celle-ci, où nous sont

AHMED GHAZALI

Né à Casablanca (Maroc), c'est à sa formation et sa profession qu'Ahmed Ghazali doit son destin de dramaturge. En effet, c'est après des études scientifiques poursuivies au Maroc et en France qu'il devient ingénieur géophysicien en exploration pétrolière : au gré de ses voyages d'expert dans les pays du Maghreb et du Moyen-Orient, sa rencontre avec le désert lui fait découvrir sa véritable vocation : l'écriture dramatique comme exploration de l'âme et de l'imaginaire. En 1997, il s'installe au Québec. Il y joue sa première pièce sous la direction de Wajdi Mouawad : **Le Mouton et la baleine**, prix SACD de la dramaturgie francophone 2001, qui par la suite a été éditée et traduite en plusieurs langues. L'auteur a été plusieurs fois boursier (CNL, Beaumarchais, Conseil des Arts du Canada, etc.) et a effectué un séjour en résidence d'écriture à Limoges en 2001. En 2003, il est invité par Monique Blin et l'association Écritures vagabondes pour participer à la résidence d'écriture *Voisines* au Maroc aux côtés de 7 auteurs venant d'Europe et d'Afrique. De cette expérience est né son dernier texte, **Tombouctou, 52 jours à dos de chameau**.

* Né au Liban, Wajdi Mouawad a vécu en France avant d'immigrer au Québec. Comédien, auteur et metteur en scène, il est une figure marquante du jeune théâtre québécois et signe des adaptations et des mises en scène pour les plus importants théâtres de Montréal. Ses œuvres ont été également montées en France.

crachées à la figure les absurdités d'une humanité en marche. Cette pancarte perdue au milieu du désert n'indique plus de direction. Ou bien, elle indique la direction de cette maison qui n'existe plus au bout d'un chemin oublié, et cela se passe dans la mémoire ensevelie de cet homme sous le sable. Que reste-t-il pour celui qui a perdu tout espoir ? La possibilité de retrouver l'espoir, et c'est là un geste de courage. Il se déterre et se lève. Écrire, pour Ahmed Ghazali, c'est se mettre debout, c'est se faire pancarte vivante.

La pancarte n'est pas une innocence.

Les soirs de grandes tempêtes, lorsqu'un vent braque une cataracte de pluie et de grêle, faisant craquer ciel et monde, il est prudent de rester chez soi. Mais celui que l'orage surprend loin de sa maison, il ne lui reste rien d'autre que d'avancer contre la tempête. Au volant de sa voiture, sur une route inconnue, roulant à grande vitesse pour ne pas rester dans le sillage aveuglant de la vapeur soulevée par les camions qu'il faut dépasser, ce voyageur tremble. Sa cécité est d'autant plus grande qu'elle est accentuée par les lumières des phares des voitures roulant en sens contraire. Le mouvement accélère l'obscurité. Une obscurité minérale, profonde, qui ne permet de voir ni les virages ni les obstacles. Crispant ses mains sur son volant, sentant son cœur battre dans sa poitrine, le voyageur pense : « Ma mort est proche ! » Alors, rassemblant ce qui lui reste de courage, il fixe ses yeux, obstinément, et contre toute la logique de sa perception déformée, sur les petites lignes blanches qui jalonnent le milieu de sa route. Il accepte avec bonheur tout panneau indicateur sur son chemin, le prévenant là d'un virage à gauche, là d'un virage à droite, il s'en remet entièrement à ces flèches rouges, lesquelles, de loin, lui dessinent dans l'absolue noirceur, la courbe que prend soudainement la route invisible.

Tout artiste est comme ces lignes blanches au milieu de la route, tout créateur est une pancarte posée au milieu de rien pour prévenir les virages. Nos vies les illuminent tels les phares de nos voitures et, plein de notre regard, les artistes et les créateurs nous livrent les signes de leur clairvoyance. Lorsque le temps est au soleil, lorsque la route est claire de lumière, lorsque le paysage de notre vie baigne dans la beauté, nous ne prêtons aucune attention à ces signes. Mais lorsque se lève la tempête, nous y accotons notre existence, car ils demeurent notre seul secours pour nous permettre de rentrer enfin chez nous.

Œuvres :

Le Mouton et la baleine (théâtre), Paris, éditions Théâtrales, 2002, coll. Passages francophones.

Pièce créée le 15 janvier 2001 au Théâtre du Quat'sous de Montréal (Canada) sous la direction de Wajdi Mouawad

« Traversées », pièce de théâtre (inédite) créée au Panta-théâtre à Caen le 25 mai 2002, sous la direction d'Anita Picchiarini.

« Wagon-lit », pièce de théâtre (inédite) commandée par France Culture pour la Journée d'écritures contemporaines au Festival d'Avignon 2003

Tombouctou, 52 jours à dos de chameau (théâtre), 2005, texte à paraître aux éditions Lansman dans la collection « Écritures vagabondes ».

Pièce créée le 10 mai 2005 au théâtre 121 de l'Institut français de Casablanca (Maroc) sous la direction de Vincent Goethals

Wajdi MOUAWAD

Tombouctou 52 jours à dos de chameau

Plantée au beau milieu du désert, une vieille pancarte de bois sur laquelle on peut encore distinguer des lettres arabes et le chiffre 52, et qui a vu passer toutes les époques, depuis les premières caravanes jusqu'aux rallyes automobiles en passant par les premiers explorateurs, témoigne. Dans cet extrait, elle relate le passage d'un singulier personnage : le Français René Caillié, « découvreur » — et ici démystificateur — de Tombouctou.

10. René Caillié nord-sud

La Femme-pancarte

Je n'avais plus qu'à attendre la fin
Bientôt je serai entièrement ensevelie de sable
Une question de quelques années
Ce qui pour les hommes serait quelques heures
Je serai enterrée là où je suis née
Comme les arbres
Après tout j'aurai vécu huit siècles
Ce n'est pas rien huit cents ans !
J'étais en paix
La princesse du désert a fait son temps
C'était-là ma dernière pensée
Au moment où je ne voyais presque plus le ciel

Entrent en courant depuis le côté nord deux nomades, les mêmes que les deux Touaregs d'avant. Ils tiennent entre eux une chaise à porteurs sur laquelle est assis l'explorateur français René Caillié habillé en costume européen début XIX^e.

René Caillié

Arrêtez là !

(Il saute de la chaise. Avec des gestes frénétiques, il enlève le sable et dégage le tronc de la pancarte. Ensuite il frotte bien l'écriteau.)

طومبوكتو 52 يوما على ظهر جمل !

Tombouctou 52 jours à dos de chameau !

Génial !

Je savais que cette pancarte existe

Je suis sur la bonne voie !

Dans deux mois je serai à Tombouctou !

La ville d'or !

Tu seras comblé d'or et de gloire René Caillié !
Le premier Blanc à entrer à Tombouctou !
Après il va falloir sortir vivant mon René
On ne rigole pas avec les Maures
(aux deux nomades) انتظر هناك Attendez-moi là-bas !
Ces bédouins sont insupportables
Je les ménage jusqu'à ce que je traverse le Sahara
Maintenant je dois me changer
(Il enlève son costume européen et se vêt comme un Touareg, en burnous, turban, sabre...)
Il ne faut garder aucun signe de ma vie de Blanc
À partir de maintenant je m'appelle Abdallah ibn Hossein ibn Khalid
(Il enterre ses vêtements dans le sable puis se mire dans un miroir)
انا مسلم الحمد لله وانكم للغة العربية
Ça marche !
(S'en va quelques pas puis revient)
Pas de miroir !
Les Maures n'aiment pas se regarder le nombril
(sautant sur la chaise) En route ! Yalla ! Bismillah !

Ils s'en vont en courant vers le sud

La Femme-pancarte

Qu'est-ce que c'est que ça !,
Suis-je encore en vie ?
Mais qui êtes-vous ?
Qui est-il ?
C'était la première fois que je voyais un humain blanc avec des yeux bleus !

La Fille sans nom

Blanc avec des yeux bleus...

La Femme-pancarte

Jusqu'à-là je ne voyais que des Noirs et des moins Noirs
Mais je t'avoue ma fille ce qui m'a le plus étonné, ce n'était pas sa couleur blanche
Qui n'était pas non plus comme le lait des chamelles, n'exagérons pas !
Ce qui m'a renversée, c'était le fait qu'il parlait seul !
Et il trouvait ça amusant !
Dans ma vie de huit siècles je n'avais jamais vu ça !
Je le jure sur Allah !

[...]

12. René Caillié sud-nord

La Femme-Pancarte

Des années pour moi, c'est comme des heures pour les hommes
Je ne m'étais pas encore remise de mon bouleversement...

Arrivent en courant du côté sud les deux nomades portant René Caillié.

René Caillié

Là !

(il saute de la chaise et tombe à genoux)

Je suis sain et sauf !

Je suis sorti de ce trou !

(Il déterre ses vêtements européens et se change)

C'était dangereux, putain !

L'autre con d'anglais Gordon Laing y a laissé sa peau

Ils l'ont massacré les sauvages

Moi je les ai eus

Il m'on pris pour un Arabe

(aux deux nomades) انتظرو هناك Restez où vous êtes !

Tombouctou, quelle ville de merde !

Une ville d'or, de l'or mon cul !

Légende imbécile !

Il n'y a pas d'or à Tombouctou

Il n'y a que de la poussière, du sable et des rats

Prier cinq fois par jour pendant deux ans !

Moi le laïc français né dans la Révolution française !

Me réveiller tous les matins à l'aube pour la prière !

C'était dur, trop dur

Peu importe, je suis vivant !

Je n'ai pas l'or mais j'ai la gloire

René Caillié le premier Français à entrer à Tombouctou

Le premier Européen à raconter le mystère de Tombouctou

Mystère mon cul !

Mais je dirai qu'il y a du mystère

Je dois vendre mon journal à Paris

Payer mes dettes

Je n'ai pas d'or mais j'ai ces sabres, ces kandjars et ces colliers

ماذا هناك؟ qu'est-ce qu'il y a !?

Ces nomades sont insupportables

Je les ménage jusqu'à ce que je traverse les montagnes de l'Atlas

Ça je jette ça je garde

Comme souvenir et comme preuve

(sautant sur la chaise) Yalla ! En route ! Bismillah !

Ils partent en courant vers le côté nord

La Femme-pancarte

La France, Anglais, Paris !?

C'était la première fois que j'entendais les noms de ces pays !?

Trop de choses nouvelles tout d'un coup

Un mauvais présage !

Mais non Tombouctou 52 jours à dos de chameau tu n'as vu personne, tu as eu une vision c'est tout... une vision ?... c'est vrai, les gens qui agonisent ont souvent des hallucinations... et le sable ?... qui m'a dégagée comme ça... une tempête de sable a fait ça ! bien sûr une tempête de sable !... non, je n'ai vu personne, ce n'était qu'un cauchemar...

Ahmed GHAZALI

« Tombouctou, 52 jours à dos de chameau. Conte saharien d'aujourd'hui »,
version de mars 2005. Texte reproduit avec l'aimable autorisation des éditions Lansman

Les éclipses de Hamid Skif

Abdourahman A. Waberi*

À quoi tient une présence littéraire ? La chance, le talent, le travail et la persévérance de l'auteur ? Sans doute. Mais il convient de tenir grandement compte de facteurs indépendants de sa volonté, à savoir l'existence ou non d'un milieu éditorial structuré, d'une presse, d'une critique et, bien entendu, d'un lectorat plus ou moins étoffé.

Disons-le tout de suite : les écrivains de l'hémisphère Sud ont rarement la chance de bénéficier de tous ces facteurs qui font un champ littéraire digne de ce nom. Si on laisse de côté l'exemple indien, complexe à souhait, les autres espaces littéraires sont plus ou moins structurés, plus ou moins autonomes. Pour le continent africain, l'Égypte, l'Afrique du Sud et, dans une moindre mesure, le Nigeria et l'Algérie apparaissent comme les pays où la structuration et l'autonomie auront le plus de chances de réussir, du fait de leur poids humain et économique mais aussi à cause de l'ancienneté de leur champ respectif. À propos de l'Algérie justement, la fortune du poète et romancier Hamid Skif mérite attention à maints égards.

Hamid Skif, Mohamed Benmebkhouit de son vrai nom, est né en 1951 à Oran. Cette ville nous a donné d'autres écrivains talentueux de la même génération, à l'instar d'Abdelkader Djemai ou Amin Zaoui. Skif fréquente tôt le cénacle des jeunes poètes animé par Jean Sénac, le chantre de la révolution et le martyr assassiné en 1973.

Il se fait connaître à dix-huit ans, après la publication de ses poèmes dans une anthologie consacrée par le bouillonnant Sénac à la jeune poésie algérienne d'expression française : un début littéraire gros de promesses, d'autant plus que dans ces années-là, ENAL, les éditions de l'État, font un prodigieux effort pour faire exister les talents nationaux. Mais il ne faut pas oublier les violences que va connaître l'Algérie des années 1990.

1992 a vu Hamid Skif se battre contre l'intégrisme religieux comme tant d'autres. Il quitte l'Algérie en 1997 pour Hambourg, où le Pen Club allemand l'adopte comme écrivain réfugié en butte à

HAMID SKIF

Écrivain et journaliste né à Oran (Algérie) en 1951, Hamid Skif, de son vrai nom Mohamed Benmebkhouit, vit à Hambourg (Allemagne) depuis 1992. Très tôt, il se révèle un poète talentueux. Ses productions romanesques verront le jour bien plus tard et mettront en lumière toute la sensibilité de cet auteur à la vie tumultueuse, engagé dans la défense de la liberté d'expression. Édité essentiellement sous forme électronique, il semblerait qu'Hamid Skif soit passé à côté de son public...

Œuvres :

Poèmes d'El Asnam et d'autres lieux, Alger, ENAL, 1982
Nouvelles de la maison du silence, Alger, ENAL, 1984
Poèmes de l'Adieu, Marseille, éditions Autres Temps, 1997
Citrouille fêlée (nouvelles), Paris, éditions 00h00.com, 1998
La Princesse et le Clown (roman), Paris, éditions 00h00.com, 2000
La Rouille sur les Paupières (poésie), Paris, éditions 00h00.com, 2000
Monsieur le président (roman), Paris, éditions 00h00.com, 2002

* C'est à l'âge de vingt ans qu'Abdourahman Waberi a quitté son Djibouti natal pour la Normandie, où il est actuellement professeur d'anglais. De la trilogie **Le Pays sans Ombre** (1994)/**Cahier nomade** (1996)/**Balbala** (1997) à **Transit** (2003) en passant par **Moissons de crânes** (2001), il a à son actif une huitaine d'œuvres de fiction. Son site internet est consultable à l'adresse suivante : <http://waberi.free.fr/>

l'intolérance dans son pays. S'il a renoué avec l'écriture au mitan des années 1990, c'est en exil qu'il publiera l'essentiel de sa production qui comprend au moins un recueil de nouvelles et deux romans, respectivement **Citrouille fêlée** (1998), **La Princesse et le Clown** (2000) et **Monsieur le président** (2002)¹, ainsi qu'un autre recueil poétique, **Poèmes de l'adieu**².

Le plus intéressant dans ce parcours est le choix éditorial pour les trois premiers livres : les éditions électroniques *00h00.com*, dont les bureaux sont installés à Paris. Hélas pour l'auteur, l'*e-book* et l'édition électronique n'ont pas tenu leurs promesses. Pire, elles ont précipité l'auteur dans une certaine clandestinité.

Roman par lettres, **Monsieur le président** nous introduit dans la conscience du dénommé H.B., instituteur à la retraite et inventeur de la règle à calculer universelle. Scribe public, H.B. ne cesse d'écrire au président de la République pour réclamer le paiement de sa pension, promouvoir son invention et tenter d'améliorer le sort des gens de peu. Et Hamid Skif, tour à tour pédagogue et révolté, de nous brosser les quatre dernières décennies de l'histoire algérienne.

La Princesse et le Clown est d'une tout autre facture. Un étudiant qui se veut « *le narrateur le plus brillant de sa génération* » sort du grenier de son imagination un trio insolite : Selma, la princesse du désert du milieu, Zembreto le clown acrobate et Charlot, le poney danseur de tango. Ce monde poétique et mystérieux est secoué par l'irruption de Souleymane le Magnifique, théologien aux ambitions despotiques qui martyrise la fantaisie, la magie et l'amour. Il prend le pouvoir, chasse Zembreto et promulgue toutes sortes de lois répressives. Comment retrouver la paix d'antan ?

Au-delà de l'argument narratif, Hamid Skif déroule une écriture assurée et fait montre d'un sens du récit en multipliant les effets de miroir. On passe d'un village fouetté par « *le souffle de la géhenne* » à la « *ville d'O. illustre par la peste qui y fit des ravages et la fortune d'un auteur* » (p. 36). On croise un monde interlope digne d'un conte merveilleux. On se dit enfin que Hamid Skif mérite un meilleur sort que ces éditions si virtuelles.

Abdourahman A. WABERI

1. Ces trois ouvrages ont été publiés « en ligne » sur le site internet des éditions 00h00.com

2. Marseille, Autres Temps, 1997.

La Princesse et le Clown

L'art est destiné à inventer la vérité.

Wolfgang HILDESHEIMER

J'ai entamé ma vie de narrateur après ma rencontre avec le sage au cou d'autruche installé sous l'auvent de branches de palmier pour regarder passer les camions sur la route qui coupe notre village en deux. Vêtu d'une gandoura tissée avec la finesse des toiles d'araignées, il ne parlait aucune langue connue dans nos régions voilées de neige l'hiver, fouettées l'été par le souffle de la géhenne. Il n'avait pas le regard éteint des vieillards et nul ne saura jamais dire son âge comme s'il n'en avait point eu. Il m'apprit tout au long des jours passés à son ombre l'art de faire parler les mots. C'est une science bien ardue pour les profanes et un étudiant de ma condition s'épuisait à reconnaître les signes sans se perdre en puérides controverses sur la signification des choses. Les hommes sont ainsi faits. Ils ne jugent que l'apparence et refusent d'entrer dans l'intimité des mystères.

Mon cousin Ahmed Bounaga qui aura bientôt cent ans et quelques lunes raconte que, de son temps, des caravanes allaient chercher au bout du monde des savoirs perdus et des fables volées à nos contrées par des conquérants armés de filets aux mailles si fines qu'ils capturaient même le chuchotement d'une femme à son homme au plus profond de la nuit. Il dit encore et sans que nul ne le démente qu'ils avaient apprivoisé l'âme innocente des animaux et leurs bruits familiers. Cette science raffinée de la chasse m'a laissé perplexe au point de voir dans le sage au cou d'autruche le dernier représentant de valeureuses tribus aujourd'hui éteintes. Elles ne seraient disparues qu'à nos yeux, affirme la rumeur, mais je dois me rendre à l'évidence. Les camions qui traversent notre village ne sont que des viles machines destinées à transporter bétail et ouvriers vers les champs pétroliers qui bordent les limites sud du plateau.

Comment apprendre ce que sont devenus les savoirs perdus et les fables si le sage ne parle point, si les nouvelles de ce monde sont nourries de querelles sanglantes et de matchs ou meetings qui s'achèvent en pugilats honteux, les hommes ne sachant plus se passionner pour des jeux pacifiques ? Je dis cela par prévenance car il ne faut point permettre que les surprises soient élevées au rang d'anomalie sinon d'incohérence. Des chercheurs s'attachent de nos jours à décrypter les discours, en produisant eux-mêmes une somme considérable et remettent en cause, à bon escient ou vilaine malveillance, l'ouvrage peaufiné par des générations de narrateurs dans la solitude de leurs spéculations.

Éclairer les hommes par la description des choses véridiques comme l'existence des dragons à sept queues ou de la chamelle que guide l'étoile polaire sur les pistes du pays des diables verts et rouges constitue l'exigence première de notre métier. Il n'est

de véridique que la vérité prononcée et celui qui n'a point de témoin est un menteur. Je me suis toujours tenu à vérifier par moi-même l'authenticité des relations qui m'ont été faites. À regret, j'ai dû supprimer de mon répertoire l'évocation pourtant fort belle de la mer qui couvrait le désert. Aucun témoin digne de ce nom n'a pu me démontrer qu'une quantité phénoménale de poissons et de liquide avait disparu sans laisser traces. Les étudiants revenant de l'université me rient au nez mais je tiens bon. Ils apprennent de méchantes leçons sur leurs tableaux et fréquentent de si ignares professeurs qu'ils admettent que l'homme est monté sur la lune. On se demande comment un équipage avec attirail et provisions a pu parcourir l'astre sans qu'on puisse le voir. Il devient impératif de mettre fin à ces fadaises en recourant aux vraies sciences qui permettent à chacun de prendre conscience de l'être qui est l'être conscient de soi.

Les narrateurs authentiques évitent de donner vie à des personnages truffés d'invéraisemblances. En ville, j'ai vu à travers une boîte magique appelée Latélé nombre d'histoires écrites par des auteurs qui gagneraient à fréquenter notre café pour apprendre à capter leurs lecteurs au lieu de se les faire voler par ce moyen de perdition.

Je dois maintenant, au risque de lasser l'auditoire, entamer le récit. L'averti aura l'avantage d'en rectifier le cours et de corriger des erreurs si, par inadvertance, il m'arrivait d'oublier des détails qu'il jugerait essentiels.

Ainsi le monde est fait.

Par un matin grêlé de sable, la princesse du désert du milieu vit arriver aux portes de son palais un clown arabe monté sur un poney argentin dénommé Charlot. Connue depuis des siècles, cet Arabe s'appelait Zembreto. Il figure dans les livres des moines coptes sous le nom du Fils-du-tordu. Ses biographes le décrivent avec un nez crochu et le corps malingre ce qui ne l'empêchait pas de manger comme trois et de dormir des années entières. Il justifiait ses disparitions par le souci de fuir les épidémies mais des indiscretions laissent penser qu'il allait se refaire une santé dans des maisons peuplées de houris et boire des breuvages dont il s'est toujours gardé de révéler les formules. On dit même qu'il vendit aux Américains la recette de la boisson avec laquelle ils ravagent le monde mais Dieu seul connaît la vérité. Changeant d'aspect selon l'année – il pouvait se transformer en jeune homme vêtu de drap bleu et coiffé d'un fez rouge orné d'un gland doré ou en dragon phosphorescent pour punir le prince Chikimiké, le maniaque qui terrorisait les habitants de plusieurs contrées –, ce ventriloque, expert en acrobatie chinoise, convertissait pèlerins et chameliers à l'art du rire, rite propice aux longues haltes lorsque le soleil se repose au zénith. Il lui suffisait d'ouvrir la bouche, de laisser pendre sa langue fourchue puis de la redresser pour la faire danser devant sa face de rat pour fasciner les badauds. Certains voyaient dans l'appendice un serpent et prenaient leurs jambes à leur cou. D'autres s'esclaffaient en demandant à Zembreto d'exécuter de nouveaux tours. Il faisait le pitre, l'ours, le singe ou le notable avec une longue queue et le juge avec des dents de loup pour

punir le voleur surpris dans un poulailler. « Est-ce un voleur de poules que je tiens là ou l'amant de la fermière ? » disait Zembreto en traînant derrière lui la dépouille imaginaire. « C'est un voleur, c'est un voleur d'amour ! » criait la foule. « Je vois que vous êtes des connaisseurs » répondait Zembreto. « Volez autant d'amour que vous pourrez, c'est l'unique conseil que je puisse vous donner. Seul l'amour vous sauvera de ce désert. Allez, je reviendrai vous voir un de ces jours » concluait-il avant de reprendre son chemin.

Selma, la princesse au corps sculpté dans la lumière où baignent les anges, à l'opulente chevelure noire et aux yeux verts, l'avait chargé depuis des lustres de lui dénicher des époux, un par an ou plusieurs à la fois. Elle les congédiait une fois satisfaite de leurs œuvres. Certains disparaissaient à jamais et d'autres, reconnaissants, revenaient se concilier ses faveurs pour vivre plus longtemps. Amoureux de la princesse sans lui avouer sa flamme, Zembreto se prêtait de bonne grâce au rôle et nul ne trouvait à redire de cette charge de rabatteur convoitée par les rejetons d'illustres familles.

Hamid SKIF

« Je ne traverse pas la vie en automate »

Entretien avec Soumya Ammar Khodja

Propos recueillis par la rédaction

Originaire d'Algérie, Soumya Ammar Khodja vit en France depuis 1994. Avec la récente parution de *Rien ne me manque*, elle rejoint les nouvelles voix féminines qui mettent à nu l'actuelle société maghrébine, dans la lignée de ses contemporaines, Maïssa Bey, Karima Berger ou encore Leïla Marouane...

Notre Librairie :

Soumya Ammar Khodja, pouvez-vous peindre un bref autoportrait qui définirait votre parcours d'écrivain ?

Soumya Ammar Khodja :

De formation universitaire, j'ai participé à des livres collectifs, écrit des articles sur des écrivains algériens et européens, à travers diverses thématiques... Mon parcours d'écrivain à proprement parler a commencé, en pointillés, avec la publication de « La cafetière », l'aînée de mes nouvelles ; et a continué avec **La troisième fête d'Ismaël** (1994). J'ai publié également de la poésie. Le véritable tournant a eu lieu avec la publication de mon recueil de nouvelles, **Rien ne me manque**, et sa réception par la presse et le public. Actuellement, j'écris un roman que je devrais terminer au début de l'automne 2005 : une interrogation sur les mémoires individuelle et collective, sur la sauvagerie du monde et l'attachement aux êtres qui seul, peut-être, sauve...

Notre Librairie :

Votre première publication date de 1994. C'est aussi pour vous une date de rupture : comme beaucoup d'artistes et d'intellectuels algériens, vous avez quitté votre patrie en proie à la guerre civile. Est-ce ce point de rupture qui a construit l'écrivain ?

Soumya Ammar Khodja :

Il a fallu se battre, être présente sur le terrain de la vie : éduquer deux enfants et être solidaire de mon mari, qui se battait aussi. J'ai veillé à ne pas faire de l'exil un lieu de regrets et d'apitoiement nombriliste, mais celui de l'adaptation, de la découverte, de nouvelles amitiés, même si cela ne fut pas toujours évident. J'ai certainement l'air de ne pas répondre à votre question, mais je voudrais dire que le chemin qui va de la rupture à la construction est ardu. Il est vrai que mon premier livre « à moi » est paru en 1994. En ce sens, oui, la « rupture a construit l'écrivain ».

Notre Librairie :

***Rien ne me manque** est un recueil de quinze nouvelles qui sont autant de tranches de vie de l'Algérie contemporaine, dressant une peinture sans fard de la condition féminine et des atrocités de la guerre civile. Faut-il voir dans cette démarche d'écriture comme un devoir de vérité ?*

Soumya Ammar Khodja :

Je ne traverse pas la vie en automate. Je capte des échos de vie, des visages, des événements. Les écrivains se nourrissent du réel car le réel à lui seul est assez problématique, étrange, violent, opaque (même en pays de démocratie) pour susciter le désir d'écrire. Je m'intéresse à ce qui ne va

pas (c'est peut-être de cette façon aussi que l'on cherche des solutions) et, quand cela semble aller trop bien, je cherche la faille... Plutôt que de « devoir de vérité », je parlerais de point de vue. Le point de vue, en plus d'être contestable, légitime, appartient à une sensibilité, à une individualité propres.

Notre Librairie :

Votre ouvrage s'ouvre par une citation de Virginia Woolf et une autre de Jean Sénac : « Le cœur des autres, notre souci secret. » L'intériorité des êtres est-elle une de vos préoccupations ? Écrire est-ce donner corps à des silences, à une intériorité bâillonnée ?

Soumya Ammar Khodja :

L'être le plus démuné possède, au moins, son intériorité (quand elle n'est pas déstructurée par la folie, il est vrai). Elle est le mystère, un lieu de liberté. Écrire, c'est aussi traverser les apparences pour quêter une intériorité, donner des mots aux silences.

Notre Librairie :

Votre titre, « Rien ne me manque », est la traduction d'une expression arabe qui voile pudiquement une souffrance atroce. Votre écriture retrace des fragments de vie, souvent douloureux, mais sans épanchement ni commentaire, presque toujours à la troisième personne. La retenue est-elle une qualité de l'écriture ?

Soumya Ammar Khodja :

Surtout quand il s'agit de décrire des situations très dures... Je me méfie des adjectifs inutiles qui boursoufflent la langue, du pathos, du démonstratif. L'écriture est, pour moi, un exercice de rigueur, une réflexion sur le choix de ses moyens. Je fais mienne cette phrase de Raymond Carver : « Après tout nous n'avons rien d'autre que les mots et il vaut mieux qu'ils soient aussi justes que possible, et que les points et les virgules soient disposés aux emplacements qui conviennent, afin de dire au mieux ce qu'ils ont à dire. » Quant à l'expression « rien ne me manque » si, effectivement, elle rend compte d'une situation d'oppression et d'aliénation, elle est aussi, j'insiste, l'expression d'un courage qui s'interdit la plainte dans un quotidien très dur.

Notre Librairie :

Les femmes et les enfants que vous décrivez sont le plus souvent humiliés, battus, réduits au silence par la figure du chef de famille, personnage autoritaire et violent. Avez-vous cherché à accentuer cet aspect – qui peut parfois paraître caricatural – pour mieux valoriser le courage des femmes qui se battent au quotidien ?

Soumya Ammar Khodja :

J'ai en tête des propos de Noam Chomsky qui disait, à peu près en ces termes : « Tant d'enfants meurent chaque seconde dans le monde. Nulle discussion n'est possible en dehors de cette réalité. » Je suis d'accord. Les enfants payent très cher les dysfonctionnements de la société, de la famille. J'aurais voulu que ma nouvelle « La cafetière » fût obsolète mais hélas elle a des échos en Asie, en Amérique latine, en Afrique et dans certains pays d'Europe... Mais tout n'est pas d'un seul tenant. Zainou, l'enfant de « La cafetière », se bat, récupère des objets dans les poubelles plutôt que de tendre la main, il aime sa mère et aurait voulu la protéger. Le petit garçon de la nouvelle « Au goût de sel... » aide sa mère, qui a tout perdu, à s'accrocher à la vie. Faïçal, l'enfant de la dernière nouvelle du recueil, est une figure éminemment énergique, agissante, susceptible d'ouvrir l'avenir... Quant au personnage du chef de famille, autoritaire et violent, c'est une figure très plausible. Bien sûr, d'autres figures sont possibles. J'ai été très intéressée par la première.

Notre Librairie :

Quand on lit ces destins de femmes, on est frappé par la justesse des images, des scènes comme croquées sur le vif. Peut-on envisager ce recueil comme une somme de minireportages (on pense notamment à la nouvelle qui s'intitule « brèves ») ? Quelle est la part autobiographique dans cet ouvrage ?

Soumya Ammar Khodja :

Le titre de la nouvelle que vous évoquez renvoie à l'idée de journalisme, de reportage. J'aurais pu également donner le titre de « Tableaux ». Pour autant, je n'ai pas conçu le recueil comme un foisonnement de minireportages car il y a la distance de l'écriture et tout ce que cela suppose. J'ai capté une matière que j'ai reformulée dans

une langue, dans une écriture. La part autobiographique : certaines figures de femmes et d'hommes viennent de ma mémoire familiale. La nouvelle « La cicatrice à son cou nu » comporte des éléments personnels.

Notre Librairie :

Pour en revenir à la figure féminine qui ponctue chacune de vos nouvelles, on a le sentiment qu'elle ne trouve la grâce et le repos que dans le rêve ou la mort. S'agit-il d'un devoir que de s'en remettre au seul « mektoub », que vous évoquez à plusieurs reprises ?

Soumya Ammar Khodja :

Dans le déroulement du temps, de l'histoire, il y a des étapes où les hommes et les femmes vivent dans l'impasse, n'entrevoient aucune lueur... J'ai voulu écrire sur ces moments d'impasse. Les êtres bricolent comme ils peuvent leur existence quand tout est barricadé. Le mektoub est une des manières de survivre. Il reste que le rêve est une liberté. Envisager sa mort comme une délivrance, un élan vers un autre monde, est une force. Il ne faut pas oublier non plus la vieille Saâda, la vieille Fatéma, Mélissa, Fouzia qui sont des figures protectrices, fortes, même si elles ne sont pas épargnées par la souffrance.

Notre Librairie :

Êtes-vous optimiste quant à la condition de la femme algérienne ? Et l'écrivaine algérienne est-elle, selon vous, contrainte à aller de pair avec la figure d'une écrivaine exilée ?

Soumya Ammar Khodja :

Des Algériennes se battent. Je les admire et les aime. Je ne sais pas si je suis en mesure d'être optimiste ou pessimiste... Quant au statut d'écrivain exilé, je ne parlerai que pour moi. Je suis d'Algérie et d'ailleurs. En regard de mes liens familiaux et personnels, j'ai grandi, mûri en portant en moi le Maroc, l'Algérie, la France, la Suisse et, dans une moindre mesure, l'Allemagne. Une part de l'argile qui me constitue est de la terre du Maghreb, et ses langues et ses musiques sont en moi. Je ne vis plus en Algérie et j'ai planté mon campement en France. Qui sait ce qui peut advenir encore ? « La terre de Dieu est vaste » disent les Égyptiens. J'écris avec tout cela, avec le sentiment d'une grande richesse. Je garde, cependant, la certitude que tout est passage.

Propos recueillis par la rédaction

Note de lecture

Soumya Ammar KHODJA

Rien ne me manque

Paris, Le Serpent à Plumes
(coll. Motifs), 2004,
232 p.

7,50 €

(Première parution :
Trouville-sur-mer,
Éditions Le Reflet, 2003)

La vitalité de la littérature algérienne d'expression française se manifeste de plus en plus à travers une abondance de jeunes écrivains qui, usant de la langue de l'autre, racontent le malaise qui ronge leur société depuis des décennies. Parmi ces voix nouvelles, Soumya Ammar Khodja nous livre un écrit à la fois inquiétant et fascinant, d'une maîtrise et d'une efficacité déroutantes. Son recueil nous invite à pénétrer dans l'univers de femmes algériennes exemplaires, dans un monde chaotique, monde dans lequel elles cherchent un sens à l'absurdité de leur existence.

Rien ne me manque est – comme le rappelle la quatrième de couverture – la traduction d'une expression arabe utilisée pour camoufler la douleur lorsque tout va mal : les nouvelles qui composent le recueil révèlent en effet avec talent, pudeur et justesse des segments de vies de femmes « *au destin meurtri entre passé et présent* ». Quinze textes entraînent le lecteur dans un cri de dénonciation soutenu, aux rebondissements multiples et inattendus. L'écrivaine utilise une écriture ancrée dans le réel et interpelle le lecteur avec beaucoup d'esprit. Derrière une narration bien menée, elle réussit à lever le voile sur des vérités amères dont les racines sont depuis

longtemps ancrées dans les mentalités des gens de son pays. À travers le récit des souffrances et des malheurs des différentes héroïnes se dessine une société algérienne où les femmes se débattent dans un quotidien étouffant, avec une vie qu'elles n'ont pas choisie. Parmi elles, il y a la jeune épouse d'« Une vie », qui rêvait d'une union conjugale lui apportant le bonheur. Malheureusement, son mariage avec un chauffeur de taxi tourne au cauchemar. Incapable de lui trouver un logement décent, son mari la fait habiter dans la maison de ses parents. Effacée et soumise, elle se trouve au service du clan familial qui non seulement l'exploite mais l'humilie de façon insoutenable. Constituée de labeurs et de tâches ménagères, sa vie devient un intolérable enfer dont seule la mort viendra la délivrer. Cette existence pénible remplie de misère, de privations et d'injustices est également relatée dans « Brèves ». Prisonnière d'une société bloquée, l'héroïne de cette nouvelle ne parvient pas à atteindre la douceur de la vie tant rêvée. Ici encore la mort apparaît comme une délivrance : « *Au bout du compte, la mort a été le seul repos qui me fut concédé.* » (p. 159)

La vision de la vie présentée par l'auteur est celle d'une société déboussolée. Il faut dire que les malédictions se propagent et que la violence des confrontations fratricides fait fuir l'élite intellectuelle qui émigre vers l'Europe ou le Canada pour échapper à la mort barbare. Dans la nouvelle « La Cicatrice à son cou nu », la protagoniste, Djoher, réagit aux situations dramatiques qui

frappent son pays et, soucieuse de trouver avec son époux une vie sereine, hésite entre partir ou rester. Un parallélisme peut être établi avec l'histoire de Soumya Ammar Khodja, qui a quitté sa terre natale en 1994 pour s'installer en France, choisissant de s'éloigner de la peur au quotidien et de la tyrannie imposées par les islamistes. Il reste que dans un ailleurs sécuritaire, l'écrivaine est solidaire des femmes de son pays, qui gardent la tête haute devant la vague des grands deuils qui, de tout temps, ont saigné leur société.

Najib REDOUANE